# Prédication du 13 septembre

Le texte proposé à notre méditation ce matin se trouve dans l’Évangile de Matthieu, chapitre 18, versets 21 à 35 :

« Alors Pierre, s’approchant, lui dit : "*Seigneur,* c*ombien de fois péchera-t-il contre moi, mon frère, et lui pardonnerais-je ? Jusqu'à sept fois ?*" 22 Jésus lui dit : "*Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. 23 C'est pourquoi, le Royaume des cieux* est semblable à un homme, un roi, qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. 24 Alors qu’il commençait à (les) régler, fut porté auprès de lui un débiteur de mille talents. 25 N’ayant rien pour payer, le seigneur ordonna qu’il soit vendu avec sa femme, ses enfants et tout ce qu’il avait, pour se rembourser la dette. 26 Le serviteur se jeta à genoux devant son maître et lui dit : "*Prends patience envers moi et je te paierai tout !"* 27 Emu aux entrailles, le maitre de ce serviteur le libéra et annula (laissa aller) sa dette. 28 Étant sorti, ce serviteur rencontra un de ses compagnons de service qui lui devait cent deniers. Le saisissant à la gorge, il l’étranglait tout en (lui) disant : "*Paie puisque tu dois quelque chose !*"29 Son compagnon se jeta à ses pieds et le supplia en ces termes : "*Prends patience envers moi et je te paierai !"* 30 Mais il ne voulait pas ; bien plus, il le fit jeter en prison en attendant qu’il ait payé son dû. 31 Quand les autres serviteurs virent ce qui était arrivé, ils en furent profondément attristés et allèrent tout raconter à leur maître. 32 Alors le maître fit venir ce serviteur et lui dit : "*Méchant serviteur ! Toute cette dette, j’ai annulé parce que tu m'as supplié. 33 Ne fallait-il pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi ?* 34 Le maître était fort en colère et il envoya le serviteur aux travaux forcés en attendant qu'il ait payé toute sa dette. *35 "C’est ainsi que mon Père qui est au ciel vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère, par son cœur". »* (Matthieu 18,21-35)

Chers frères et sœurs en Christ,

Le texte sur le pardon infini, et la parabole qui la suit, sont connus. François a prêché sur ce texte il y a peu, en juin dernier, si je ne m’abuse. Permettez-moi d’y revenir. Trois éléments m’intéressent tout particulièrement.

## 1) Le pardon infini

**D’abord, le texte souligne que le pardon est infini**. Pierre vient avec une question précise. Une question qui nous tenaille tous. Combien de fois pardonner ? Une question issue de la vie en commun. Une question qui révèle qu’il y avait peut-être des tensions au sein des Douze apôtres. Des choses que les uns et les autres devaient se pardonner ou se faire pardonner. Comme c’est le cas encore dans la vie de toute communauté. La question de Pierre peut aussi, le mot frère peut avoir les deux sens, s’enraciner dans un contexte familial. Après tout, nous savons que Pierre avait au moins un frère de sang, André. Et il n’est pas impossible qu’il en ait eu d’autres. Le texte suggèrerait alors des brouilles plus intimes, plus familiales. Comme celles que nous pouvons avoir entre frères et sœurs, mais aussi entre enfants et parents. Nous savons que ce sont là les plus courantes, les plus nombreuses. Pardonner à nos parents pour nous avoir étouffé, pour nous avoir moins aimé que nos frères et sœurs, pour nous avoir obligé à suivre certains chemins, certaines formations, coupé de ce qui comptait vraiment pour nous. Pardonner à nos enfants. Pardonner ce qu’ils font ou ne font pas. Leur pardonner ce qu’ils nous ont fait. Pardonner à nos frères et sœurs : leurs mensonges, leurs croche-pattes, leurs manigances. Oui, ce sont ces pardons familiaux qui sont les plus courants, qui nous sont les plus familiers, et qui sont les plus difficiles. Quel que soit donc le contexte précis de la question de Pierre, elle est adossée à un mal profond. Pierre souffre. C’est un offensé qui vient à Jésus. Un être en souffrance, en colère peut-être même, qui lui demande : « *combien de fois pardonnerais-je ?*». Pierre veut bien pardonner. Sept fois même ! Bien plus –le double en fait– que ce que la tradition rabbinique imposait[[1]](#footnote-1), mais sa parole dit un ras-le-bol. On sent derrière la question de Pierre que des personnes abusent de sa propension au pardon. **La réponse de Jésus a dû bousculer Pierre comme elle nous bouscule** : « *Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois ».* Ou : *« jusqu’à soixante-dix-sept fois ».* Les deux traductions sont possibles. La première insiste plus sur le caractère infini du pardon. Le pardon ne peut se compter. **Il n’est pas de l’ordre de l’arithmétique et encore moins de la casuistique**. Au final, ce que dit Jésus, c’est que le pardon ne dépend pas de mon offenseur ni de l’offense. **Le pardon ne dépend que de moi.** Ou presque. J’y reviendrai. Et cela est dur à accepter, pour Pierre sans doute, mais aussi pour nous. Nous aimerions pouvoir donner notre pardon dans telles situations, dans telles conditions, si l’offenseur fait ceci ou cela, si la faute est comme-ci ou comme-cela. Mais Jésus détruit les schémas de Pierre comme il détruit les nôtres. Il nous laisse avec cette question : « comment faire ? » et « est-ce possible à nous autres humains ? »

## 2) Laisser aller

**Sans répondre directement à ces deux questions, le texte donne néanmoins des pistes. Pour la première, par exemple, la parabole qui suit la parole de Jésus sur le pardon utilise trois fois le verbe « pardonner »** : « *le maitre de ce serviteur le libéra et pardonna sa dette* » (v. 27) ; « *Toute cette dette, j’ai pardonné parce que tu m'as supplié*» (v. 32) ; « *C’est ainsi que mon Père qui est au ciel vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère* » (v. 35). Le verbe utilisé dans ces trois versets veut dire « laisser aller ». **Le pardon est d’abord un « laisser-aller »**. Mais que doit-on laisser aller ? La colère. La haine. La rancune. Le ressentiment. Le désir de vengeance. Le sentiment jubilatoire d’être une victime innocente. La certitude que je vaux mieux que celui qui m’a fait ça. Laisser aller tout ce qui pèse sur notre cœur et qui nous empêche d’avancer. Hannah Arendt, la philosophe juive qui savait que le pardon est avant tout un « laisser-aller » disait : « *Il faut que l’on pardonne, que l’on laisse aller, pour que la vie puisse continuer, en déliant constamment les hommes de ce qu’ils ont fait, [même parfois] à leur insu.* » (Condition de l’Homme moderne). Laisser-aller pour pouvoir « laisser-venir » : la libération, la joie, la vie.  Car si le pardon profite à l’offenseur, il est avant tout une libération pour celui qui pardonne. Comme lorsqu’on enlève un poids de 100 kg posé sur la cage thoracique d’une femme ou d’un homme. Ce geste rend alors possible l’accès à l’air, à la vie. Un « ouf » vivifiant ! Laisser-aller aussi pour laisser venir à soi un à-venir : pour soi d’abord et pour l’autre, s’il l’accepte et le veut. Aussi, le pardon n’est pas tant une obligation morale ou religieuse, qu’une nécessité existentielle pour notre vie ici et maintenant, une sorte d’hygiène de vie par laquelle nous évitons de nous condamner au malheur et, par voie de conséquence, de produire du malheur autour de nous.

## 3) Le rôle du cœur

**Enfin, le texte insiste sur le rôle du cœur**. Et sur ce point, nos traductions ne sont guère fidèles au texte. La TOB, par exemple, dit : « *C’est ainsi que mon Père qui est au ciel vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère, de tout votre cœur*» (v. 35). La Français Courant va dans le même en invitant à pardonner « *du fond du cœur* ». Mais rien de tout cela dans le texte. Jésus ne souligne pas qu’il pourrait y avoir des degrés, différentes profondeurs de pardon. Il se contente d’indiquer la source du pardon : **le cœur**. Comme le roi de la parabole, en somme. S’il a pardonné, s’il a pu « laisser aller » la dette de son serviteur, c’est parce qu’il a été « *pris de compassion* ». « *Ému jusqu’aux entrailles* », selon certaines traductions. Comme Jésus a certains endroits de son existence (Mt ??? ) et comme le Père, figure de Dieu, dans la parabole du Fils prodigue (Luc 15). Le pardon s’enracine là, dans nos cœurs. C’est une sorte d’acte irréfléchi, spontané. Incontrôlable. Un acte dénué de stratégie, de calcul, de perspective à long ou court termes. Un laisser couler comme quand on ouvre les vannes d’un barrage. Une sorte d’instinct de vie comme le fait de mettre la main en avant quand on tombe. Et le fait de pardonner par le cœur, c’est aussi l’assurance que nous ne sommes pas seuls dans cet acte. Le Christ est là, dans nos cœurs. C’est Lui qui nous donne la force de pardonner. Lui qui détruit toutes les barrières qui nous empêchent de laisser aller le pardon. C’est lui qui ouvre les vannes de nos cœurs pour que nous puissions le donner sans compter. Amen.

1. Cf P. Bonnard, p. 277. [↑](#footnote-ref-1)